

L'ARTOTHÈQUE, CÔTÉ PUBLIC

NOÉMIE DROUGUET

Depuis une quinzaine d'années, des musées de tous types (beaux-arts, histoire, sciences et techniques, ethnographie, etc.) profitent d'un réaménagement pour ouvrir leurs réserves aux publics, selon des modalités variables – ouverture partielle, ponctuelle, visuelle... Que l'on songe au « Dépôt visible » du MAS à Anvers, de l'« appartement-témoin » du Centre de Conservation et de Ressources du Mucem à Marseille, au Louvre-Lens et à sa réserve visible, entre autres nombreux exemples. Cet essor est ancré à la fois dans le large mouvement de professionnalisation de la conservation préventive et de la rationalisation de la gestion des collections ainsi que dans de nouveaux usages de ces problématiques à des fins de communication : les expositions, publications, blogs et autres activités qui donnent à voir et à suivre, au jour le jour, un déménagement, un chantier des collections, une intervention de restauration, se multiplient. Cet engouement témoigne de l'envie de lever le voile sur les métiers méconnus et les coulisses des institutions et répond, semble-t-il, à la curiosité du public.

L'ENGOUEMENT POUR LES RÉSERVES VISIBLES/VISITABLES

Dans ce contexte, les réserves visitables se situent à mi-chemin entre l'exposition et le lieu de conservation; le visiteur ressent que l'organisation de l'espace, voire sa mise en scène, n'est que partiellement compatible avec les contraintes de véritables locaux de travail,



Vue de la réserve visible
au rez-de-chaussée
de l'Artothèque
© Serge Brison

dédiés aux seuls conservateurs, restaurateurs, régisseurs et autres techniciens. Des parois vitrées ou grillagées tiennent généralement le visiteur à distance. Les outils de médiation, qu'il s'agisse de simples cartels ou de supports plus élaborés, s'avèrent indispensables pour identifier des collections ou comprendre les métiers de la conservation mais soulignent du même coup le côté factice

des présentations. Ces réserves muséographiées permettent aux institutions d'y aborder des sujets comme la politique d'acquisition, le rôle des donateurs, les gestes de conservation ou de proposer des focus sur des catégories d'objets rarement exposées.

Parallèlement, les institutions se lancent dans de vastes chantiers de numérisation, c'est-à-dire la conversion de fonds analogiques ou physiques en fonds numériques, en vue d'une utilisation par des logiciels. La numérisation répond à deux défis principaux : la conservation³, par la création d'un «original numérique», et la valorisation ou l'exploitation à différentes fins. Elle est ainsi justifiée par la volonté de rendre accessible au grand public – pas seulement les conservateurs et les chercheurs – la collection numérisée et une partie des données s'y rapportant, en particulier via des bases de données en ligne.

(3) D'abord entamées en vue de la préservation des œuvres et documents les plus vulnérables (photographies, films, art graphique, archives...), les campagnes de numérisation s'étendent aujourd'hui à l'ensemble des collections.

Ouverte depuis quelques mois, l'Artothèque de Mons s'inscrit dans cette tendance actuelle des réserves ouvertes, tout en proposant aux publics un produit original et une expérience inédite. Le fonds numérisé est utilisé au sein même de l'exposition, grâce à des dispositifs technologiques interactifs.

UN « ENTRE-DEUX » SUSCITANT LA CURIOSITÉ

La proposition montoise ne fait pas exception à l'ambiguïté qui caractérise les réserves ouvertes ou visitables ; toutefois, la distance entre exposition et conservation y est ici plutôt affirmée. L'Artothèque est d'abord et avant tout un centre de conservation et d'étude des collections de la Ville, qui y sont rassemblées sur six niveaux. Seul le rez-de-chaussée, appelé « Artothèque virtuelle », est ouvert au public⁴ et dédié à l'exposition.

Le visiteur est d'emblée confronté à un dispositif curieux : une portion de réserve mise en vitrine ! Un peu comme si on avait arraché un fragment de rayonnement à son contexte d'origine, cette présentation évoque les dioramas des anciens musées d'ethnographie – il ne manque que les mannequins... – ou encore les unités écologiques chères à Georges Henri Rivière. Une aire de vie et de travail est présentée et les outils et pratiques liés à la conservation préventive sont recontextualisés. À moins que ce ne soit une évocation de la « réserve modèle » où se pratique, dans un monde idéal auquel renvoie le dispositif, une conservation exemplaire ? Les parois interactives situent ce monde à Mons, quelques niveaux plus haut dans le même bâtiment. Le visiteur n'a qu'à effleurer la vitre pour faire défiler des écrans qui lui expliquent les règles de base de la conservation préventive : contrôle du climat, de la lumière... Il trouve également ici des informations sur le Couvent des Ursulines et sa restauration.

Dans la seconde salle de l'Artothèque virtuelle se trouvent exposés un grand nombre d'objets : tableaux accrochés aux grilles, œuvres et objets en trois dimensions soigneusement alignés sur les tablettes ou rangés dans des tiroirs que le visiteur peut ouvrir : képis, soupières, silex taillés, monnaies, biberons, bustes... ainsi que des soucoupes immobilisées dans un matelas de mousse et quelques costumes pendus à une tringle, invisibles sous leur housse numérotée. En effet,

(4) Le centre de documentation est également accessible au premier étage.

c'est bien la conservation qui est exposée, aux côtés d'objets variés, emblématiques sinon des collections – rappelons que la plupart des œuvres et objets importants sont présentés dans les différents musées – au moins de leur diversité. Toutefois, cette présentation n'empêche nullement la contemplation : une petite fille sculptée, assise sur un tabouret face aux peintures, semble suggérer aux visiteurs de prendre le temps de regarder, de se délecter. On est bien dans un espace scénographié, dans une exposition. L'Artothèque se situe dans l'entre-deux de « la conservation exposée ».

Le centre de la salle est traversé de trois longues tables tactiles qui s'offrent aux doigts des visiteurs : si l'on ne peut toucher les objets, on peut en revanche laisser les mains et les yeux explorer quelques pans de la somme documentaire rassemblée par les conservateurs et scientifiques. Pour parcourir le fonds, le visiteur n'est heureusement pas confronté à une base de données à interroger en introduisant l'un ou l'autre mot-clé – difficile d'être plus rébarbatif pour un public non-spécialisé. Ici, trois cheminements lui sont proposés ; on pourrait presque parler de scénarios d'exposition virtuelle. Le premier est en relation directe avec les collections, bien réelles et présentes physiquement dans l'espace où se trouve le visiteur : « Visite de la chapelle ». Des photographies nombreuses, des vues de détails, des documents variés permettent d'approfondir la découverte des collections. Un exemple particulièrement intéressant : la cotte de maille, que l'on peut voir dans l'une des vitrines, raconte son histoire depuis la découverte d'un amas de ferraille jusqu'à la restauration et à la compréhension de l'objet à travers des détails révélés, comme la fleur de lys qui l'orne. Le deuxième scénario s'intitule « Mons au fil des siècles » et c'est la ligne du temps qui sert de guide. L'histoire de la ville est retracée et illustrée par des œuvres et des objets qui, pour certains, sont exposés dans d'autres musées ou monuments. Le visiteur a le choix de parcourir les siècles ou de pointer quelques dates. La « Visite de la Ville » est le troisième volet proposé actuellement. Il s'articule sur un plan de la

ville que le visiteur doit interroger pour (re)découvrir les lieux, les bâtiments et les collections qui s'y rapportent.

Enfin, en contrepoint de cette approche érudite, un écran panoramique offre un déroulé d'œuvres, destiné à une exploration ludique : le système

Kinect, basé sur la reconnaissance des mouvements, permet de pointer et sélectionner un objet puis de l'agrandir jusqu'à vingt fois en écartant les bras. Le corps du visiteur contrôle et interagit avec les documents projetés, qui sont cette fois seulement accompagnés d'informations minimales telles que le nom de l'objet ou le titre de l'œuvre, ainsi que le nom de l'artiste le cas échéant.

Dans cette Artothèque virtuelle, tout est mis en place pour titiller la curiosité du public. En effet, même si l'on peut supposer que certains visiteurs se contenteront d'une visite minimale – un simple coup d'œil à la sélection d'objets présentés – c'est plutôt une exploration active du fonds qui est proposée : il faut *faire* quelque chose, bouger, toucher, interroger, manipuler, sélectionner... pour que l'exposition fonctionne pleinement. Le dispositif réclame l'interaction pour que la collection et le sens se déploient. En fonction des préférences ou les besoins de chacun, l'exploration documentaire se construit en suivant un ou plusieurs fils, selon que le visiteur est attiré par le temps, l'espace ou les objets, et s'articule avec une approche ludique, dont le dosage dépend également de l'utilisateur. Chaque visite, chaque parcours est donc unique – taillé sur mesure par le visiteur lui-même. Ajoutons que ces dispositifs technologiques et interactifs se prêtent à une appropriation individuelle mais sont également un support de socialisation et d'échange entre visiteurs.



© Serge Brison

03

65

UN AGENT DE LIAISON

Pour de nombreux musées et collections publiques, la mutualisation est devenue une nécessité pour des raisons avant tout budgétaires (économies d'échelle, mise en commun des infrastructures, des outils, des compétences, des personnels). Dans le cas de l'Artothèque, elle apparaît également comme une initiative positive du point de vue de l'accessibilité au public, qui n'aurait été possible si chaque musée avait gardé jalousement sa collection, dans des réserves séparées.

Ce lieu sert en effet de liaison entre les différents musées montois. L'Artothèque marque le choix de la Ville de dissocier les fonctions de conservation et recherche d'une part, localisées aujourd'hui au Couvent des Ursulines, des fonctions d'exposition et d'animation, qui se manifestent dans les musées. Ce qui pourrait apparaître comme une déstructuration des institutions existantes, un arrachement des collections que redoutent bien des conservateurs, est en réalité guidé par la recherche d'unité et de mobilité. À Mons, il y a désormais un seul musée, une seule collection, avec plusieurs lieux d'exposition. Cette démarche permet de mettre en place, sur les différents sites et notamment au BAM, une politique d'exposition ambitieuse, abandonnant le permanent au profit du temporaire, pour opérer un roulement dans les collections. Une telle programmation, correspondant à la tendance actuelle des musées et à la demande des publics, ne peut s'envisager qu'avec un pôle conservatoire et logistique optimal.

La diversité et la richesse des collections rassemblées constituent également le sujet développé par l'Artothèque virtuelle, ce lieu « entre-deux » qui tisse des liens entre des musées autrefois séparés. Ici, on a le sentiment de découvrir une nouvelle collection : éclectique, certes, mais n'est-ce pas une richesse ? Cela permet de dépasser les cloisonnements et prés gardés habituels et de proposer des visites thématiques inédites : aucun musée existant n'aurait pu



© Serge Brisson

03
—
67

proposer de tels rapprochements entre des collections *a priori* disparates – et jusqu'alors physiquement dispersées. Le visiteur, montois ou pas, simple curieux ou amateur éclairé, peut voir une partie des « vraies choses » dans les vitrines et les tiroirs et peut arpenter les territoires de l'archéologie, des beaux-arts, des arts décoratifs, de l'ethnologie et de l'histoire à travers les itinéraires proposés par les tables tactiles.

Cette exposition montre ce qui ne s'était jamais vu. D'une part, le visiteur peut voir l'invisible : sa capacité d'observation est décuplée grâce à la numérisation qui permet de zoomer sur des images d'excellente qualité tout en ayant également sous les yeux les objets originaux, authentiques. D'autre part, il trouve ici un ensemble disparate et pourtant unifié, qui permet une exploration inédite et interdisciplinaire de Mons. C'est une « nouvelle » histoire de la ville qui s'écrit à l'Artothèque, à travers des collections redécouvertes.